Zeitschrift: Schweizer Monatshefte : Zeitschrift für Politik, Wirtschaft, Kultur
Herausgeber: Gesellschaft Schweizer Monatshefte
Band: 31 (1951-1952)
Heft: 12

Buchbesprechung: Bücher-Rundschau
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

★ Bücher-Rundschau ★

Redaktion: Dr. F. Rieter

Pour l'unité de la culture européenne

En présence des efforts qui tendent à l'union européenne, il y a, *grosso modo,* trois attitudes possibles, qui sont représentées par trois catégories d'esprits: 1 ⁰ les négatifs et les sceptiques qui ne croient pas à la possibilité d'une union ou d'une fédération européenne, 2⁰ ceux qui la souhaitent et qui croient à sa réalisation immédiate ou prochaine, 3 ⁰ ceux qui la souhaitent, mais pensent qu'elle ne peut être qu'une oeuvre de longue haleine, qui estiment que, pour réussir, elle doit se faire par étapes.

La majorité des Suisses, tout porte à le présumer, appartiennent à cette troisième catégorie. Comment ne souhaiterions-nous pas voir l'Europe renoncer à son morcellement et s'organiser selon le principe fédératif dont nous éprouvons chaque jour les vertus? Seulement, l'expérience de l'histoire nous a appris que la fédération de plusieurs états souverains ne peut s'improviser, qu'elle est l'oeuvre du temps, l'aboutissement d'une longue évolution. D'autre part, enclins de nature à tabler sur le réel, le concret, nous apercevons les obstacles nombreux, d'ordre économique et politique, qui s'opposent à la réalisation d'une véritable union européenne et dont bien peu ont pu être surmontés jusqu'à ce jour.

L'union européenne, pensons-nous, aura des chances de se faire si elle est préparée dans les coeurs et dans les cerveaux, si des contacts plus intimes dans le domaine de la culture amènent les élites des divers pays de notre continent à prendre conscience de la communauté européenne. A quoi bon unir l'Europe politiquement, économiquement, si les divisions subsistent dans les esprits, si les bases spirituelles font défaut? La vérité est que l'entité «Europe» est avant tout un patrimoine de l'esprit, que le destin de l'Europe est lié au destin de sa culture, vraie source de sa vitalité et de son prestige. Si l'on veut que l'Europe reprenne son rang dans le monde, la première tâche qui s'impose à elle est de sauver sa culture.

* * *

On ne saurait donc assez approuver les institutions qui se donnent pour tâche de préserver la culture de l'Europe et de travailler à son épanouissement, et, en premier lieu, le *Centre européen de la culture,* fondé à Genève et dirigé par notre compatriote Denis de Rougement. Il en est d'autres encore, tels le *Collège d'Europe,* inauguré l'automne dernier à Bruges, la *Deutsche Europa-Akademie* et la *Société européenne de Culture,* constituée à Venise au printemps 1950 avec l'appui administratif de l'«Ente autonomo» de la Biennale, et sur laquelle nous voudrions par ces lignes attirer l'attention.

Libre de toute attache avec des institutions politiques ou gouvernementales, la «Société européenne de Culture» a comme but essentiel de réaliser une solidarité européenne de la culture et, à cet effet, elle voudrait sauvegarder la possibilité d'un colloque entre les hommes de culture appartenant aux deux moitiés de l'Europe portagée en deux camps toujours plus fermés l'un à l'autre. Son secrétaire général, le professeur Umberto Campagnolo, de l'université de Padoue, pense que les intellectuels, les artistes doivent sortir de leur isolement et s'associer entre eux pour lutter contre les tendances hostiles à la libre activité créatrice, pour travailler à promouvoir l'ordre social le plus propice à la sauvegarde et à l'accroissement des valeurs de la civilisation. Il s'agit, ainsi que l'affirme l'article premier des statuts de la nouvelle institution, «de faire l'effort le plus grand possible pour sauver et

améliorer, dans la crise actuelle de l'Europe, les conditions nécessaires au développement de cette culture universelle qui est la raison d'être de notre civilisation».

Le comité promoteur comprend une phalange de personnalités de premier plan, écrivains, artistes, penseurs, en majorité italiens, français, anglais, suisses, plus une certain nombre d'Allemands, d'Autrichiens, de Suédois, et aussi de Russes, car un des voeux des initiateurs est d'empêcher que se consomme une rupture irréparable entre l'Ouest et l'Est, que se creusent sur le plan de la culture les fossés de la politique ou de l'idéologie.

Un des buts de la Société est de publier un «annuaire-revue» qui porte le beau titre de «Comprendre» et dont le premier volume, redigé en français, nous est parvenu [1]).

Ce premier annuaire est d'une substance extrêmement riche, dont on ne peut donner ici qu'un aperçu sommaire. On doit se borner à citer les pénétrantes études de ses collaborateurs: Werner Kaegi, H. Urs von Balthasar, Marcel De Corte, Hans Eberhard Friedrich, J. B. S. Haldane, R. P. J. Maydieu, Jan Romein, André Siegfried, Stephen Spender. De ces différents travaux se dégagent quelques idées générales qui révélent une communauté de vues sur la façon de considérer le problème de la culture européenne. On peut les résumer comme suit:

Le concept de la culture et celui d'individu sont unis de façon indissoluble. Les valeurs les plus hautes de la civilisation ne peuvent être que l'oeuvre de l'individu; tout ce qui est créateur échappe à la réglementation. Or l'individu n'est possible que lorsqu'il jouit de sa liberté personnelle, la culture n'est possible que si elle échappe à l'asservissement dont la menace la politique. Travailler à la culture, c'est donc travailler au salut de l'homme. L'avenir est à la forme de civilisation qui donnera à l'homme le plus de possibilités, dans son rapport au monde et à l'humanité, de se développer librement et sans préjugés.

De là la nécessité de l'esprit critique. Catholiques et protestants sont, sur ce point, d'accord. La culture naîtra de nos désaccords, affirme le R. P. Maydieu: ceux qui sont décidés à travailler à l'épanouissement d'une culture universelle doivent avoir le souci de maintenir la possibilité de désaccords entre les hommes, car il n'y a de véritable culture qu'à ce prix. «Une société où le désaccord n'aurait plus de place serait la plus terrible des prisons». Pour André Siegfried, l'esprit critique est congénital à l'Europe, le conformisme totalitaire lui serait fatal. La liberté critique est la source même de l'esprit européen. Tant que l'Occident conservera la liberté, sa supériorité restera incontestée.

Mais alors, où trouver cette unité de la culture dont rêvent nos élites? Pour M. De Corte, le philosophe de Liège, l'espoir en est perdu, la civilisation contemporaine meurt d'une maladie grave, elle s'est dégradée du vital au mécanique, du concret à l'abstrait, l'homme moderne est privé de cette «relation fondamentale cachée au plus profond de sa substance, qui fait qu'un accord préalable est tracé entre l'homme et la réalité concrète qui l'entoure». Ce sont les simples, les gens du commun, artisans et campagnards, qui sauveront la civilisation européenne, grâce à leur contact permanent avec la réalité de leurs semblables et de la nature.

Moins pessimistes, les autres collaborateurs de «Comprendre» pensent que les Européens doivent tendre tous leurs efforts pour surmonter les difficultés présentes et prendre conscience de leur communauté spirituelle. Selon les chrétiens, c'est dans la foi seulement qu'il est possible de trouver l'unité, c'est-à-dire «dans ce qui est fondamentalement exempt des oscillations de la culture, dans ce qui n'est pas sujet à la décadence, dans ce qui n'est pas sans cesse remis en question». Ainsi s'exprime le R. P. Urs von Balthasar, qui ajoute: «Mais que ceux qui ne possèdent pas cette foi se maintiennent dans son voisinage: dans la croyance à ce qui est grand, dans le domaine du respect, dans une foi inébranlable en la mission de l'homme, en la suprématie du bien, en la victoire de la vérité». C'est dire, en d'autres termes, que la culture de l'Europe est inséparable du primat de la loi morale, de la conception de l'être humain envisagé comme une inaliénable unité spirituelle.

* * *

[1]) Officine Grafiche Carlo Ferrari, Venise.

Après avoir achevé la lecture attentive de «Comprendre», nous hésitons cependant à conclure. Les objectifs que se propose la Société européenne de Culture sont infiniment louables. Mais qui ne voit les obstacles auxquels se heurte leur réalisation? N'est-ce pas une illusion que d'aspirer à l'unité de la culture européenne quand une moitié du continent est hermétiquement isolée de l'autre et quand, dans la partie de l'Europe soumise à l'oppression soviétique, la science, l'art, la culture sont asservis à la direction de l'Etat, que penseurs, artistes, savants ne sont autorisés à penser, créer, chercher que selon les normes de l'orthodoxie officielle? La Société européenne de culture parviendra-t-elle à établir des contacts avec les intellectuels et les artistes qui vivent au-delà du rideau de fer? Et ces derniers auront-ils la faculté de participer au dialogue auquel on les convie?

On voudrait pouvoir l'espérer... La réalité, hélas! n'est guère encourageante. Que voyons-nous? Les adeptes de l'idéologie communiste ont toute liberté de propager leurs conceptions dans les pays libres: preuve en est l'accueil offert dans «Comprendre» à des intellectuels staliniens ou marxistes, tels que H. Lefebvre et Antonio Banfi. Mais on ne sache pas que les idées des intellectuels occidentaux puissent être portées à la connaissance du public cultivé de l'Union soviétique et de ses satellites.

Malgré tout, ne renonçons pas à l'espoir qu'un jour viendra où les liens rompus pourront être renoués avec l'Europe orientale. Et que, en attendant, les élites de l'Europe encore libre ne négligent aucun effort pour préserver notre culture, pour en consolider les fondations spirituelles dans un climat de liberté. On peut être sûr qu'en agissant ainsi, on travaillera pour l'avenir de l'Europe tout entière.

Georges Rigassi

«Befehl im Widerstreit»

Durch alle Bücher deutscher Offiziere über das Geschehen des letzten Weltkrieges geht die Erinnerung an den schweren Konflikt zwischen politischer Führung und militärischer Kommandoinstanz. Die Tragödie beginnt mit dem von Hitler erzwungenen Ausscheiden von General von Fritsch 1938 und endet mit der bedingungslosen Kapitulation 1945. Dazwischen liegt der schwere seelische Kampf einer Elite, welche trotz klarer Erkenntnis, wohin die Staatsführung steuerte, durch Fahneneid sich an Pflichterfüllung gegen eine wesensfremde politische Regierung gebunden fühlt. Es ist wohl der größte Konflikt, in den die höchste Schicht eines Offizierskorps in der Geschichte gestellt wurde. Ohne den Vorwurf der Verallgemeinerung hervorzurufen, darf unter dem oben stehenden Titel, den der ehemalige Chef der Operationsabteilung, General *Heusinger,* seinem Bande gibt, auf die nachstehenden Erscheinungen hingewiesen werden [1]). Heusinger hat für die Darstellung des Problems die Form der direkten Sprache gewählt, indem er authentisch bis zu teilweiser protokollarischer Genauigkeit Gespräche zu Papier bringt, soweit sie in den obersten Führungsorganen zwischen Hitler, Keitel, Göring, Jodl, Halder, Zeitzler, Heusinger, von Stülpnagel, von Stauffenberg, von Tresckow und vielen andern stattfanden. Ob der Band historisch hieb- und stichfest sei? Soweit die Gespräche aus der Erinnerung rekonstruiert sind, tragen sie die Gefahr der Ungenauigkeit in sich. Problem und Situation — allerdings — treten damit in das hellste Licht persönlicher Darstellung.

Westphal, Stabschef von Rommel in Afrika, von Kesselring in Italien und von Rundstedts während des Endkampfes im Westen, gibt die Entwicklung des deutschen Heeres von 1919—1945 [2]). Der Band besticht durch Straffheit und Sachlichkeit der Zusammenfassung der großen Zusammenhänge. Aus ihnen tritt der Verfasser heraus zur Darstellung persönlicher Erlebnisse, wo er selbst an einflußreicher Stelle mitwirkte.

---

[1]) «Befehl im Widerstreit». Schicksalstunden der deutschen Armee 1923—45. Rainer Wunderlich-Verlag, Hermann Leins, Tübingen und Stuttgart 1950.

[2]) «Heer in Fesseln». Athenäum-Verlag, Bonn 1950.

Von Esebeck schreibt in seinem Buch die Geschichte des deutschen Afrikakorps. Er ist besonders legitimiert als Offizier des Stabes Rommels [3]). Es sei auch hingewiesen auf ein Werk aus französischer Feder: *Carrias* analysiert die Grundlagen des militärischen Denkens der deutschen Staatsführung seit Luther bis 1945 [4]). Er führt tiefgründig in politische, philosophische Zusammenhänge. «Befehl im Widerstreit» kommt auch bei ihm zum Ausdruck. Lesen wir aus Carrias Conclusionen etwa: «Malgré ses erreurs doctrinales indéniables, et bien qu'elle ait été vaincue en 1918 et 1945, l'Allemagne avait acquis sur ses adversaires une supériorité qui lui aurait donné la victoire si elle n'avait pas eu à lutter que contre le plus fort entre eux. Elle a échoué dans la conduite politique de la guerre, puisqu'elle n'a pû éviter la coalition des principales puissances, par contre au point de vue militaire elle n'a pas été intellectuellement dominée». Der Band verdient die Aufmerksamkeit des um objektive Forschung bemühten Historikers, Politikers und Offiziers.

Karl Brunner

Aus der Arbeit der protestantischen Theologie

II.*)

In seinem bemerkenswerten Buch *Ursprung, Gestalt und Auftrag der Kirche* stellt *Hans Martin Stückelberger* die Anfänge der Kirche ihrer heutigen Ausprägung gegenüber [1]). Bis weit in historisch geschulte Kreise hinein besteht die Neigung, «die urchristliche Gemeinde in einem verklärtnen Licht zu sehen und sich dabei zu einem ungerechten Urteil über die gegenwärtige Kirche verleiten zu lassen». Stückelberger gelangt aber durch eingehende Studien christlicher Apologeten und früherer Kirchenväter zum Schluß, daß die Ansätze zur Entwicklung des römischen Katholizismus schon im 2. nachchristlichen Jahrhundert auftauchen. Er belegt diese These durch Quellenzitate, die er in lebendiger Weise zu verwerten versteht, und weist damit die Idealisierung der Urkirche zurück. Dadurch wird der Blick auch unbefangener für die Beurteilung der gegenwärtigen Kirche. Der Autor unterzieht sie zwar einer scharfen Kritik, spricht aber vom Glauben an das fleischgewordene Wort aus dennoch sein Ja zu ihr. Stückelbergers Arbeit ist nicht nur eine interessante Lektüre, sondern ein notwendiges Buch, das zu einer grundsätzlichen Sicht der Kirche in Vergangenheit und Gegenwart wesentlich beiträgt.

Das Buch der Ketzer von *Walter Nigg* ist ein Versuch, Kirchengeschichte vom Standpunkt der Unterlegenen aus zu schreiben [2]). Eine lange Reihe bekannter Ketzergestalten von Simon Magus bis zu Tolstoj findet hier eine gründliche, sich in die Eigenart eines jeden fein einfühlende Darstellung. «Nur große Menschen haben Ketzereien hervorgebracht», schrieb einst Augustin, und Nigg hat dieses Dictum seiner Arbeit als Motto vorausgesetzt. Und wirklich: die Beschäftigung mit diesen Außenseitern der Christenheit, die nicht mit den Sektierern verwechselt werden dürfen, lohnt sich. Nicht nur weist der Verfasser stets auf die religiöse Glut hin, die in den Ketzern brannte, sondern er versucht auch, die von ihnen vertretenen, in der Großkirche aber oft verkannten Wahrheitselemente ins Licht zu stellen. Aber gerade im Verhältnis von Kirche und Ketzer wird das Schicksal des letzteren zur Tragödie. Man kann das Buch nicht lesen, ohne davon aufs tiefste erschüttert zu werden. Welch namenloses Leid spricht z. B. aus den Blättern über die mittelalterlichen Hexenprozesse oder aus dem Abschnitt über das Drama des Gewissens, wie es sich an Pascal ereignete! Dabei vereinfacht Nigg die Dinge nicht und vertritt keineswegs die aus Gottfried Arnolds Kirchen- und Ketzerhistorie bekannte These: die Ketzer sind die wahre Kirche. Der Autor weiß sehr wohl auch um die Beschränktheit der einzelnen Ketzergestalten und um das relative Recht, das zeit-

---

[3]) Afrikanische Schicksalsjahre. Limes Verlag, Wiesbaden 1949.

[4]) La Pensée militaire allemande. Presse Universitaires de France, Paris 1948.

*) Vgl. Aus der Arbeit der protestantischen Theologie I, Novemberheft 1951, S. 509—512.

weise auch auf Seiten der organisierten Kirche war. Aber er hat ein feines Ohr für alle unreinen Töne und für das Stöhnen, das sich den Unterlegenen ob der Gewalt, die ihnen entgegentrat, entrang. Fast ohne Polemik geschrieben, wird das Buch, dessen gediegene und hochstehende Darstellung jeden Leser bis zum Schluß fesselt, zu einem flammenden Protest gegen alle Gewalt in Gewissensfragen und zu einem Appell für die Rückkehr zur Liebe Christi.

Angesichts des Heiligen Jahres, durch das der Katholizismus stark in der Weltöffentlichkeit hervorgetreten ist, besitzt *Kurt Guggisbergs* Buch über *Die römisch-katholische Kirche* höchste Aktualität [3]). Im ersten Teil des Werkes gibt der Autor eine zusammenfassende Darstellung der katholischen Lehre, während im zweiten, umfangreicheren Teil in thematischer Gliederung eine sorgfältige Auswahl von Quellen geboten wird, die von den apostolischen Vätern bis zu den päpstlichen Erlassen der jüngsten Vergangenheit reicht. So instruktiv auch diese Übersicht ist, so muß man sich doch darüber Rechenschaft geben, daß sich das Wesen und Leben einer Kirche nie in ihren lehrhaften Äußerungen erschöpft. Guggisberg weiß das natürlich genau. Wenn er seine Arbeit dennoch bewußt auf das Gerüst der lehrhaften Äußerung beschränkt, dann geschieht dies zum Zwecke einer genaueren Erfassung der lehrhaften Gegensätze zwischen Katholizismus und Protestantismus. Dazu leistet das Buch sehr gute Dienste.

Eine Arbeit über die *Sonntagsgesetzgebung* muß notwendigerweise die theologischen Voraussetzungen dieses Problems überprüfen und die Kirchengeschichte ausgiebig zu Rate ziehen. Dies tut *Helene Stokar* in ihrer juristischen Dissertation [4]). Schon der Überblick über den Ursprung der Sonntagsfeier und den Wandel der Auffassungen ist instruktiv. Besonders lebendig aber wirkt die Beschreibung der früheren Zustände in bezug auf Sonntagsheiligung und -entweihung. Der Leser wird mit Überraschung feststellen, wie ernsthaft nicht nur die kirchlichen, sondern auch die staatlichen Behörden für die Heilighaltung des Sonntags eingetreten sind, ein Ernst, der oft ins Kleinliche und Peinliche umzuschlagen drohte. Lagen bis zur französischen Revolution der Sonntagsgesetzgebung fast ausschließlich religiöse Motive zugrunde, so legt sich seither der Akzent auf die soziale Seite. Zum Schluß gibt die Autorin einen Überblick über die derzeit geltenden Bestimmungen der eidgenössischen und kantonalzürcherischen Sonntagsgesetzgebung. Die Vorzüge ihrer Arbeit: straffe Zusammenfassung des Stoffes, Anschaulichkeit und leichte Lesbarkeit werden dem Buch in den interessierten Kreisen eine weite Verbreitung sichern.

In seinem Werk *Der gegenwärtige Christus* unternimmt *Friedrich Delekat* den Versuch, «die Frage nach der Wirklichkeit, der Wahrheit und dem Heil in der Geschichte vom christlichen Glauben aus zu stellen und zu beantworten» [5]). Die großen Erwartungen, die der Titel und die Problemstellung erwecken, werden nicht enttäuscht. Delekat denkt wirklich von Christus aus, sieht in ihm den Mittelpunkt, um den die Geschichte kreist, und kommt von hier aus zu einer scharfen Kritik am Historismus. Geschichte ist für den Verfasser nicht die Summe des faktisch Geschehenen, sondern ein Qualitätsbegriff, in dem es immer um das Problem der Sünde geht. Ohne Sünde keine Geschichte! Darum muß die Geschichte von der in Christus geschehenen Offenbarung aus verstanden werden, sonst bleibt sie nur blindes Schicksal oder regellose Menschenwillkür. Das Buch stellt eine große Leistung dar. Es regt zum eigenen Durchdenken der Probleme an und wird darum unter Historikern, Philosophen und Theologen stark beachtet werden.

Auch das amerikanische Buch *Anno Domini* von *Kenneth Scott Latourette* ist eine Art von christlicher Geschichtsphilosophie [6]). Der Verfasser des früher erschienenen siebenbändigen Werkes «A History of the Expansion of Christianity» versucht in der vorliegenden Arbeit den Nachweis, daß der Einfluß Jesu seit Beginn unserer Zeitrechnung ständig gewachsen ist. In unausgesprochenem Gegensatz zu der hauptsächlich von Gottfried Arnold um 1700 vertretenen Dekadenztheorie, die in der Geschichte des Christentums einen sich stets steigernden Abfall von Jesus sieht, entwickelt Latourette seine Wellentheorie: «Der Einfluß Jesu ist wellenförmig in Erscheinung getreten. Er hatte seine Ebbe und seine Flut. Jeder Wellengang zeigte einen höheren Wasserstand als der vorausgehende, und jeder Rückgang war geringer als der frühere» (S. 259). Um dies zu beweisen, zieht der Autor die großen Grundlinien der Ausbreitung des Christentums aus, ohne sich in Einzelheiten zu verlieren. Daß ihm dabei als Amerikaner allerlei Ungenauigkeiten unterlaufen —

oder gehen sie auf das Konto des Übersetzers? —, soll ihm weniger angekreidet werden als die allzu optimistische Grundhaltung, die doch zu wenig mit Jesu eigenen Worten über die Macht des Bösen rechnet. Nach dem Zeugnis des Neuen Testamentes geht dem Wachstum des Reiches Gottes das Wachstum der Finsternismächte parallel, und die völlige Überwindung des Bösen ist ein eschatologisches Geschehen. Dies ist vom Verfasser nicht genügend in Rechnung gestellt worden.

Auf dem knappen Raum von zwei Druckbogen gelingt *Heinrich Hoffmann* eine vorzügliche Studie über die Wertung, die *Tod und Jenseits* in der abendländischen Geistesgeschichte erfahren haben [7]). Schon im Zeugnis des Neuen Testamentes findet sich die doppelte Linie von endzeitlicher Auferstehung und unmittelbarem Weiterleben nach dem Tod. Von hier aus durchgeht der Autor die Anschauungen der Epochen bis in die Gegenwart hinein und fügt zum Schluß seine eigene Stellungnahme, diejenige eines «ahnenden Glaubens» bei. Hier wären nun allerlei Einwände vorzubringen. So sind die «Überzeugung vom Wert persönlichen Geistes», der für die Ewigkeit bewahrt werden muß, und das Postulat, daß die sittliche Persönlichkeit sich einmal, wenn nicht vor, so eben nach dem Tod, vollenden müsse, doch als Kinder eines unkritischen Idealismus erkennbar. Demgegenüber weist das Neue Testament eindeutig auf Christus als den Überwinder des Todes und den Träger und Vermittler ewigen Lebens hin.

In einem großangelegten Werk über die *Erlösungsvorstellungen und ihre psychologischen Aspekte* versucht *Hans Schär,* «die psychologischen Erkenntnisse und Methoden auf ein Teilgebiet des religiösen Lebens, die Erlösung, anzuwenden» [8]). Es geht ihm darum, «in der verwirrenden Fülle der heute verkündeten Erlösungslehren und ihrer zum Teil gegensätzlichen Ausprägungen eine Klärung und Orientierung zu bieten». Der Autor begnügt sich nicht damit, nur das dogmengeschichtliche Material des Christentums zu verarbeiten, obschon dieses naturgemäß vorherrscht. Er zieht vielmehr auch die außerchristlichen Religionen in den Gesichtskreis seiner Untersuchung, was vor allem bei den indischen und chinesischen Religionen ein großes Maß von Einfühlungsvermögen verlangt. Das Rüstzeug hiezu holt sich Schär in der Psychologie C. G. Jungs, aber auch Jaspers und Albert Schweitzer geben ihm manche Anregung. Bei systematischer Durchsicht aller Erlösungswege ergeben sich für Schär neun Typen: Erlösung durch das Gemeinschaftserlebnis, durch Lenkung der Libido, durch Ordnung der Seele (Confessio), durch das Gehäuse, durch das ganz Andere, durch Bekehrung, durch Verengerung und Erweiterung der Persönlichkeit und durch Individuation. Dabei ist zu beachten, daß jede der wichtigeren Religionen ihren Bekennern mehrere dieser Erlösungswege bietet. Nach Schär hängt es weitgehend von der psychischen Struktur ab, welchen Erlösungsweg der Einzelne gehen kann oder muß. Es ist nicht des Autors Absicht, auf diese Weise die Erlösung zu subjektivieren und zu relativieren. Er setzt sich im Gegenteil oft gegen eine solche Deutung zur Wehr und läßt dem Eingreifen Gottes volle Freiheit. Dennoch ist es schwer, den Unterschied zwischen Schärs Religionspsychologie und einem reinen Pragmatismus zu sehen. Zu sehr liegt jede Wertung auf der psychologischen Ebene. Für die große Materialfülle, die Schär vor dem Leser ausbreitet und für die erstaunliche Akribie, mit der er sie verarbeitet, gebührt dem Autor ehrlicher Dank. Zu einer Wegweisung oder gar zu einem epochemachenden Werk ist das Buch u. E. doch nicht geworden, denn dazu sind die theologischen Akzente zu schwach und zu unsicher gesetzt.

In das Gebiet der religiösen Psychologie gehört auch die von der Protestantischen Eheberatungsstelle St. Gallen herausgegebene Schriftenreihe über *Eheprobleme.* In den vier bisher erschienenen Heften beleuchtet der Verfasser *Rudolf Hirzel* aus seiner langjährigen Erfahrung als Eheberater heraus die Probleme, die sich aus der Gemeinschaft von Mann und Frau ergeben. Die Arbeiten des 2.—4. Heftes, durchgehend vom christlichen Glauben aus entworfen, eignen sich in ihrer Kürze, Einfachheit und Offenheit vorzüglich für jeden Leser. Das 1. Heft hingegen, betitelt «Wir Männer und die Frauen», erscheint uns als verfehlt, obschon es u. E. unter Psychologen und Ärzten weitgehend Zustimmung finden wird. Hirzel zeichnet nämlich ein Zerrbild des Mannes, indem er ihn als gefühlsarm, egoistisch, brutal und unverständig schildert, und macht den Mann für alle Eheschwierigkeiten allein haftbar. Sätze wie: «Die Ahnungslosigkeit über die Grundzüge des weiblichen Wesens ist unter uns Männern überhaupt grandios», oder: «Das Mädchen, die Frau, bezahlt

die Kosten», sind bezeichnend für die erste Arbeit, worin unter dem Deckmantel einer brüderlichen Solidarität in der Schuld («Wir Männer!») eine schwer zu ertragende Schulmeisterei geübt wird. Mit der Gegenüberstellung eines männlichen Zerr- und eines weiblichen Idealbildes ist nicht einmal die richtige Diagnose gestellt, geschweige denn ein Mittel zur Überwindung der Ehenot gefunden. Soll auch dieses Heft seinen Dienst tun, dann muß es mit derselben Objektivität geschrieben werden wie die nachfolgenden Publikationen, und es muß etwas spüren lassen nicht nur von der Liebe zur leidenden Frau, sondern auch zum sündigen und darum auch leidenden Mann [9]).

Schließlich weisen wir gerne auf die *Kleine Glockenkunde* von *Adolf Däster* hin [10]). Sie vermittelt interessante Einblicke in Geschichte, Herstellung und Brauchtum der Glocken. Man nimmt die schmale Broschüre gerne zur Hand und orientiert sich leicht über alle mit der Kunst des Glockengusses zusammenhängenden Fragen. Die beigefügten Bilder stellen eine gute Illustration dar.

Edwin Künzli

---

[1]) Hans Martin Stückelberger: Ursprung, Gestalt und Auftrag der Kirche. Ihr Werden bis zum Jahre 258 und ihr Sein in der Gegenwart. Verlag der Evangelischen Buchhandlung, St. Gallen 1947. [2]) Walter Nigg: Das Buch der Ketzer. Artemis-Verlag, Zürich 1949. [3]) Kurt Guggisberg: Die römisch-katholische Kirche. Eine Einführung und Quellensammlung. Zwingli-Verlag, Zürich 1946. [4]) Helene Stokar: Sonntagsgesetzgebung. Ein Überblick bis in die Gegenwart. Zwingli-Verlag, Zürich 1949. [5]) Friedrich Delekat: Der gegenwärtige Christus. Versuch einer Theologie der Geschichte. Kreuz-Verlag, Stuttgart 1949. [6]) Kenneth Scott Latourette: Anno Domini. Übersetzt von Pfr. H. Döbeli. Vadian-Verlag, St. Gallen 1949. [7]) Heinrich Hoffmann: Tod und Jenseits im Glauben des Abendlandes. In: Religiöse Gegenwartsfragen, herausgegeben von Josef Böni und Kurt Guggisberg, Heft 18. Verlag Paul Haupt, Bern 1949. [8]) Hans Schär: Erlösungsvorstellungen und ihre psychologischen Aspekte. Rascher-Verlag, Zürich 1950. [9]) Rudolf Hirzel: «Wir Männer und die Frauen», «Zur heutigen Ehenot», «Gemischte Ehen», «Von der Ehe und vom Kind». Vadian-Verlag, St. Gallen 1949. [10]) Adolf Däster: Kirchenglocken. Eine kleine Glockenkunde. Verlag Heinrich Majer, Basel 1949.

Das stille Ringen um die geistige Aufgeschlossenheit der heranwachsenden Generation geht in der Sowjetzone ununterbrochen weiter. Der Staat wird — das läßt sich heute bereits übersehen — zu noch strengeren Maßnahmen und verstärktem Terror greifen. Die Eltern und Erzieher haben dem nichts entgegenzusetzen als ihre menschliche Verantwortung, ihren Glauben an die Werte christlicher Ethik und ihre Hoffnung auf den Verfall der Tyrannei an der wachsenden Stärke des Westens.

Jakob Uhl
aus «Exekution der Menschlichkeit», Deutsche Rundschau, Januarheft 1952